

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Paul GAIST

Nos morts : M. Jules-Bernard Bertrand

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1943, tome 41, p. 205-208

© Abbaye de Saint-Maurice 2012



NOS MORTS

M. JULES-BERNARD BERTRAND

**Ancien Président de la Société d'Histoire
du Valais Romand - Sous-préfet de St-Maurice**

Fidèle et dévoué collaborateur des « Echos », M. Jules-Bernard Bertrand mérite, dans cette revue, un spécial hommage de reconnaissance. Aux étudiants d'hier et d'aujourd'hui, on peut le proposer comme un modèle d'activité et de travail.

A l'occasion de sa mort, le 26 août 1943, les journaux du canton ont rappelé ses principaux ouvrages, célébré ses mérites d'écrivain et d'historien et signalé les services qu'il a rendus au Valais en le faisant connaître et respecter.

L'article que nous publions n'est pas une étude littéraire ou historique. Nous savons que M. Bertrand écrit très facilement, sans viser à des effets de style, avec beaucoup de naturel et de vie. Pour ce qui est des documents sur lesquels il travaille, nous ne sommes pas armés pour contrôler s'ils sont au point. Notre but est simplement de noter ici les influences qui dirigèrent M. Bertrand vers des études historiques concernant le Valais et de louer son ardeur au travail et sa persévérance.

On est généralement d'accord de reconnaître que l'influence décisive de la vie, l'homme la reçoit de sa famille et de son milieu. Très jeune, Jules-Bernard est envoyé au Collège de Martigny. Il y passa une année où sa facilité pour les rédactions est remarquée.

L'année suivante, il commence son gymnase à St-Maurice. A l'Abbaye, son oncle, Prieur, Directeur du Pensionnat, vient de mourir, 1890, après y avoir joué un rôle éminent.

Son père, géomètre, suit de près le mouvement littéraire et scientifique du Pays romand. Il est abonné à la « Semaine littéraire » et à la « Bibliothèque universelle », revues que le jeune étudiant lit avidement.

Dans un article publié dans les « Echos de St-Maurice »¹ et intitulé « La littérature valaisanne contemporaine », M. Bertrand nous rapporte les impressions de lecture de ses années de collège. Il raconte combien il était confus et humilié de voir son canton occuper une place si insignifiante dans les lettres romandes, et, dès la fin de son collège, il s'attelle à des recherches sur le Valais intellectuel.

Une influence favorable à ces recherches lui vient du collège où il fait son gymnase et de la ville de St-Maurice.

C'est à cette époque que M. le Chanoine Bourban travaille aux fouilles du Martolet et en publie les résultats.

Les pierres romaines, avec leurs inscriptions, sont exposées au vestibule de l'Abbaye et le jeune étudiant les a sous les yeux, en venant de la ville, pour suivre les cours.

C'est à cette époque, également, que la Société helvétique de St-Maurice tient ses séances.

En 1926, dans un long article, publié dans les « Annales Valaisannes » de mars, M. Bertrand nous donne une savoureuse description de ces séances « qui nous impressionnaient par la personnalité des conférenciers, par leur enthousiasme, par la courtoisie et l'élégance de ton qui les caractérisaient ». Après la « séance, nous rentrions à l'Abbaye, fiers de la concurrence que faisait à Paris notre bonne petite ville de St-Maurice ».

Son collège achevé, M. Bertrand commence ses études de pharmacien à Lausanne, (1905-1907) et fait des stages à Brigue et à Lucerne, pour se fixer, ensuite, à Lausanne, à Chexbres et enfin à St-Maurice.

Pendant cette période, il voit ce qui se fait en dehors du Valais, dans le domaine des recherches historiques, et constate, attristé, les déficiences de son canton. A s'en éloigner, on apprend quelquefois à mieux aimer son pays. On peut comparer. On voit ce qui lui manque.

C'est dans la plaine de sable du Sahara qu'Ernest Psichari comprend quel doit être le rôle de la France et c'est là qu'il se convertit.

¹ Nos d'avril-mai et juin 1941.

En 1909, M. Bertrand publie son volume « Le Valais intellectuel à travers les âges » et en 1915, il voit se réaliser son projet d'une Société Valaisanne d'histoire. Quelle n'est pas sa joie de voir une nouvelle société succéder à la Société helvétique, une Société valaisanne, cette fois, pour aider, encourager et même forcer « l'étude des sciences historiques », pour « développer, au sein du peuple valaisan, le goût de l'histoire¹ », une Société Valaisanne, un magnifique instrument de travail, un admirable stimulant de l'amour-propre et des énergies !

Et dans cette société, on s'attachera à faire circuler un esprit conquérant, dirigé vers le passé, pour promouvoir le présent et préparer l'avenir.

Cette société aura ses séances et ses « Annales », « messages de paix et de bonne entente », pour apprendre aux Valaisans « à mieux connaître leur pays, à le mieux aimer et plus utilement servir² ».

Le succès a récompensé les efforts de la Société d'histoire, de ses fondateurs et de ses membres. En 1926, selon le rapport du Président, elle comptait 350 membres, et maintenant, ce nombre s'est encore accru. Il faut bien le dire, l'évolution économique du Valais a favorisé cet essor. C'est très beau, très méritoire, de produire des articles, de publier des volumes. Mais il faut trouver des lecteurs, et cela ne peut se réaliser sans une certaine aisance dans le pays.

A côté des besoins qui intéressent directement leur famille, M. Bertrand, président de la Société, et son cousin et ami, Pierre Bioley, tour à tour rédacteurs des « Annales », font généreusement, héroïquement, la part de l'esprit, de l'idéal, de la science. Leur grande ambition, c'est que le Valais soit à l'honneur, pour les lettres, l'histoire et les sciences. Pour atteindre ce but, ils ne s'accordent pas un moment de repos.

Pour eux, la détente à leurs soucis de famille, ils ne la cherchent pas dans des parties de cartes ou de billard, mais dans la quête des manuscrits et des documents ; leurs délassements, c'est la visite des lieux historiques, leurs entretiens avec les membres de la Société et leurs amis de collège, qu'ils trouvent le temps de recevoir avec un plaisir toujours nouveau.

C'est dans l'antique maison de Bons, où il a son appartement et son bureau de travail, que M. Bertrand nous introduit. C'est là qu'il a formé un véritable musée de meubles anciens, réuni toute une collection de tableaux et d'objets, vénérables témoins et représentants des siècles écoulés. Ce n'est pas seulement la ville de St-Maurice qui est toute imprégnée du souvenir de l'histoire, mais la maison où il habite lui offre tous les jours une vision du passé qui soutient l'imagination et stimule l'effort.

¹ Statuts de la Société d'Histoire.

² Cf. P. Bioley, *Annales* de mars 1926.

Si la fécondité est le signe du talent, ce signe M. Bertrand en a fait, de haute lutte, la conquête. Les dernières années de sa vie ont été les plus riches. Il nous a quittés, en pleine production, sans avoir connu de déclin, avec la solide satisfaction d'avoir pu créer, en Valais, par ses travaux, la Société d'histoire et les « Annales », une véritable émulation pour les productions historiques et littéraires¹. »

Son mérite est grand. Il a réalisé une œuvre qui lui fait honneur, qui fait honneur à son canton, à sa chère ville de St-Maurice, à son collègue, à ses professeurs.

Le Valais lui sera fidèle. Il gardera sa mémoire. Il saura honorer un écrivain qui l'a aimé, qui a eu le culte de son passé et la passion de le faire connaître.

Chne Paul GAIST

¹ Voir *Echos* d'avril-mai 1941.